

Cette bonne vieille coopé

Qu'ose-t-on encore dire de nos jours sans passer pour réactionnaire voire fasciste, courant d'intolérance qui parcourt de plus en plus notre société ?

Ainsi voudrais-je dire que la coopé, à la revoir à presque cinquante ans de distance, constitue pour moi une certaine forme de bonheur. Pour quelle raison essentielle ? Elle est très simple. En parlant de coopé, je revois les ménagères du village s'y rendre dans un plein soleil et après ou avant avoir effectué leurs commissions, s'arrêter quelques minutes – voire parfois une demi-heure et plus si convenance ! – sur le devant du magasin pour analyser entre amies les dernières actualités du village.

Cette pause montre à l'envi qu'elles ne sont pas spécialement pressée, ces dames du village, nos mamans, avec juste le dîner en point de mire, et que, puisqu'il est encore tôt dans la matinée, l'on ne sera pas pénalisée pour perdre ainsi son temps en causerie.

Cela prouve aussi que la classe « ménagère » existe encore, avec seul le mari qui travaille en usine ou ailleurs pour ramener la paie, et que ce système n'est pas plus mal que celui d'aujourd'hui où chacun et chacune tournicote dans nos régions pour amener le double salaire, rongé déjà par la deuxième voiture et par tous les frais annexes. Et que cette ménagère, on l'imagine dans sa cuisine préparer le dîner sans excès de vitesse, dans le fond, n'est pas malheureuse du tout.

On a choisit une autre voie, plus égalitaire croira-t-on. Ce qui n'est absolument pas certain. Mais n'allons pas plus loin dans ce raisonnement, et laissons l'avenir décider de ce qui sera bon ou non, dans tous les cas on n'arrêtera pas de courir sans pouvoir plus s'arrêter. Avec de redoutables échéances à la clé ! Surtout dans le domaine de la pensée qui se raccourcira de jour en jour, bientôt limitée à : il fait beau, il pleut, il neige, joli temps, saleté de temps.



Des vieux temps.



Quand il est moins agréable d'aller faire ses commissions (on dira courses de nos jours !)



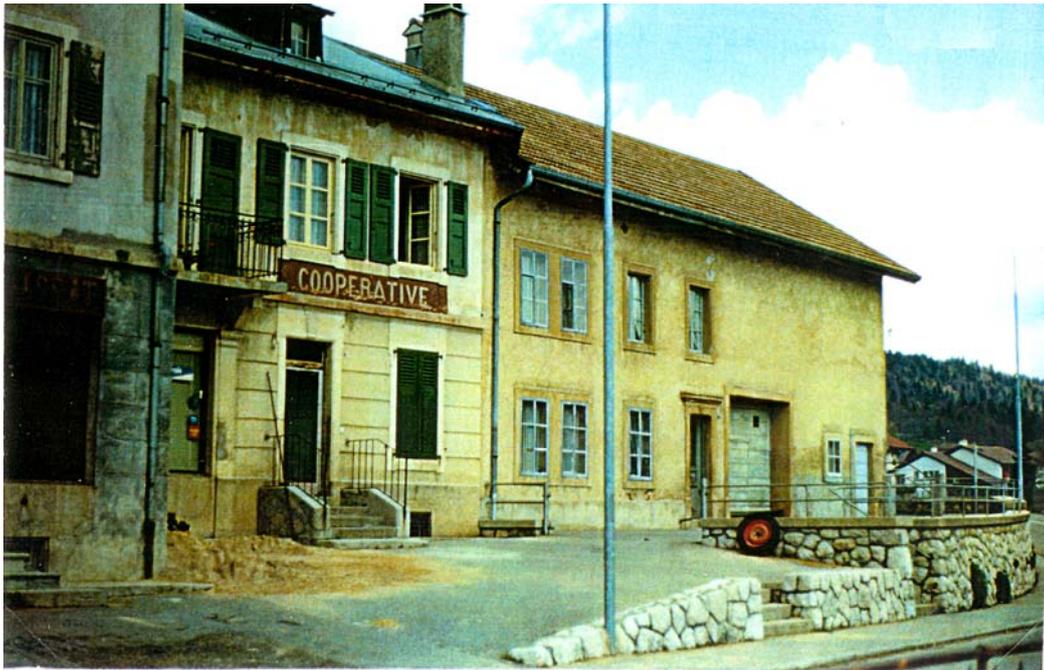
Bélaz tint aussi magasin dans sa propre maison, située à quelques dizaines de mètres en aval, dans la grande maison Pitôme.

Après l'école j'achèterais une nouvelle plume réservoir à la Coopé. Je la choisirais vert foncé, avec un piston pour tirer l'encre et un capuchon doré. J'abandonnais à mon tour le porte-plume traditionnel que l'on trempait dans des encriers de plomb et qui vous tachaient les doigts d'une encre gris-bleu-vert-pâle. Ce magasin de la Coopé, le plus important du village, était juste à côté de chez Balissat, un peu en retrait. S'y vendait de tout : de la viande, des fruits et légumes, des fromages, de la mercerie et de la papeterie, sans oublier les œufs, les glaces et les inévitables sucreries à destination des enfants. Il fermera bientôt à son tour. La prolifération des voitures permettrait très vite à chacun d'aller faire ses commissions à l'autre bout de la Vallée, au Sentier, plus précisément à la Migros. Elle avait pourtant gardé une bonne clientèle, cette Coopé, et jusqu'au dernier jour. *Seules des décisions venues d'en haut !* La rationalisation !

La porte du magasin en était, sitôt arrivé dans le hall d'entrée, à votre gauche. Un local tout en longueur, avec un comptoir en conséquence, avec une grande vitrine ouverte sur la rue du haut du village où l'on voyait les ménagères passer dans le soleil du matin se rendant à la boucherie. Le rayon plumes et papiers se trouvait près de la porte, dans l'angle. La Mina se tenait derrière le comptoir. Elle découpait du jambon, elle emballait des fruits dans des cornets verts : oranges, bananes, pommes ou citrons mis en évidence près de la vitrine, sur des plans inclinés. Demandez à ma mère où ils ont passé ceux-là, lors de la fermeture... Très simple, dans notre galetas ! Elle n'avait jamais assez de place pour ranger ses affaires, ses accommodages. Il y avait un tiroir-caisse qui sonnait lorsqu'on le tirait, une caisse enregistreuse. Nous avions là un magasin moderne au fond duquel gisaient des tissus et des articles de couture.

La fermeture se donna dans les années septante. Mon village perdait un peu plus de son passé et de son âme avec ce nouveau magasin qui disparaissait. Toutes ces pages qui se tournent, avec tellement de souvenirs ! Nous y achetions des glaces à quatre sous, ma mère s'y rendait presque tous les jours, me ramenant une fois par mois un numéro de la revue *Rantanplan* où il y avait des histoires de Tintin que je lisais passionnément, moi qui n'arrivait pas à me payer les albums. Oui, toutes ces choses qui passent et qui ne reviendront pas.

* * *



Vers 1973, date de la fermeture.

Coopérative des Charbonnières
à la Société de Cir.

1	tabouret	15,50
1	baquet	8,50
1	"	5,50
1	leidon	3,95
1	plat à cuire piérese	4,70
1	serie saladier	3
1	e aquellon	6,60
1	plat à cuire	2,45
1	plat à cuire	5,20
1	moule à pouding	3,50
1	thermos	6,75
1	moulin légumes	4,70
1	casserole	7,50
1	"	5,85
1	"	3,20
1	passoire à légumes	6,10
1	congleau à lative	3,70
1	pot à lait	3,40
1	" " "	2,45
		<hr/>
		104,55

COOPÉRATIVE
des CHARBONNIÈRES
et ESQUIERES

toimera stp

Vers 1955.



Gönnen Sie sich **VéGé** -Qualität
Pour vous: la qualité **VéGé**
Assicuratevi la qualità **VéGé**

Cornet boulangerie ou coopérative ?

Société
COOPÉRATIVE DE CONSOMMATION

LES CHARBONNIÈRES et environs
Tél. 8 32 36

M Société Un
Charbonnières

PARAGON C^o. LAUSANNE 50383

Quant.	le 22. 8 19.....	Prix	avec ristourne	sans ristourne
	Dole		3. 90	
	Choc		1. 05	
	pâtes		1. -	
	sac		2. 70	
	bricot		1. -	
	sauces		- 90	
	fruit		- 40	
	thon		1. -	
	saucis		2. -	
	forme à br.		- 50	
	rouleau		- 90	
			15. 35	

Bloc N° Fiche N°

00438 - 7

Les réclamations non accompagnées de cette fiche ne seront pas admises.



L'ancienne coopé en 2020, bâtiment qui ne casse vraiment pas des briques, reliquat d'un vieux village.



Une annonce et c'est la fin. Le 10 février 1973.

7 II 1973 FAXU 7

Les Charbonnières

La Coop ferme boutique

Fondée en 1938 sous la présidence de M. Louis Golay, la Coopérative des Charbonnières va suivre le même chemin de tant d'autres, celui de la fermeture.

Voilà une décision qui remplit de peine la presque totalité de ses habitants ; alors qu'en ses débuts, la Coop était vertement critiquée, aujourd'hui on peut dire que tout un chacun s'y rendait quotidiennement.

On reste bouche bée devant une si brusque décision ; les clients ne manquaient pourtant pas. Le monde est décidément bien instable, il n'y a guère que 6 à 8 ans, la Coopérative était celle des Charbonnières et environs ; demain seuls les environs subsisteront.

C'est un peu de vie du village qui s'en va tout de même et nous voulons croire que l'hémorragie s'arrêtera là. On voit trop souvent commencer par le magasin et suivre par le café, puis l'école ; mais Les Charbonnières semblent de taille à faire démentir ce pressentiment puisqu'on compte encore deux magasins dont la boulangerie et Toto ; ce sont eux en définitive qui risquent de bénéficier de l'affaire : a quelque chose, malheur est bon !

Merci quand même à tous les gérants : Mmes, MM. Paradis, Giotto, Rochat, De la Harpe, Morier, Ch. Drompt, Fr. Drompt, Porchet, Aubert, Nanda, Humberst, etc.

Un coopérateur qui coopérera sans doute beaucoup moins.

C'est devant cette même Coopé qu'une fois par année l'Armée du Salut de Vallorbe venait donner son concert habituel. On y allait avec ma mère.

Un soir par année, devant la Coopé, la fanfare de l'Armée du salut donnait son concert. Il n'y avait jamais grand monde pour l'écouter. Les salutistes, qui avaient l'habitude de ces parterres dégarnis, ne s'en souciaient pas autrement, sûrs de leur mission évangélique. Ils étaient en uniformes bleu sombre à parement rouge foncé, impeccables, avec des casquettes pour les hommes, des coiffes dotées d'un ruban noué sous le menton pour les femmes. Leur attachement à la cause salutiste était total. Les habitants d'ici, comme d'ailleurs je présume, leur portaient une sympathie toute relative. Les minorités dérangent. Et n'avait-on pas déjà l'église nationale ? On pouvait bien ne pas la fréquenter, se ficher du Bon Dieu comme de sa première chemise, il restait quand même en chacun un fond inaliénable de protestantisme qui faisait regarder les autres, les sectaires surtout, d'un œil aigu, voire mesquin. Milieu campagnard non pas forcément athée, mais incroyant. L'absence quasi totale de besoins spirituels. Même face à la mort. Des vies sans Dieu à qui suffit la terre et le travail de tous les jours.

Nous y allions avec ma mère dès que nous entendions tonitruer les cuivres du côté de la Coopé, au haut du village, dès là-bas impressionnés et respectueux malgré tout de ce zèle évangélique, de ces convictions profondes énoncées face à une population en cette occasion non pas hostile vraiment, mais simplement indifférente. Les cuivres éclataient joyeusement dans la paix du soir. C'était la belle saison. Passait bientôt près de nous une salutiste qui s'était détachée du groupe et qui nous distribuait des images religieuses qui comportaient dans le bas un verset biblique.

Le concert ne durait pas. Ils se voulaient présents parmi la population, mais non pas envahissants. Quand j'apercevais une jeune fille parmi eux, dans le fond critique comme les autres, je me disais toujours : «Que fait-elle dans cette galère, si jolie ?» Et j'en conclus : «Elle s'est laissé embobiner, ils l'ont embrigadée !»

Saveurs d'enfance, 1991.